L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
coin de 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 27 MAI 1883.

REVUE DES SCIENCES.

Réhabilitation du cuivre.—Innocuité des sels de cuivre absorbés à petite dose.—Les mangeurs de vert-de-gris.—Influence thérapeutique du cuivre.—Immunité des ouvriers en cuivre pendant la dernière épidémie de fièvre typhoïde.—Relevés statistiques du Dr Burq.—Les microbes n'aiment pas le cuivre.—Les statues de Versailles et le vert-de-gris.—Géologie extra-terrestre: L'aérolithe d'Alfianello.—Technologie: Silicatisation des pierres.—Nouveau procédé de durcissement.—Marbres artificiels.—Variétés: Meurt-on d'asphyxie quand on tombe d'une grande hauteur?—Les taches du soleil et l'abaissement de la température.

La réhabilitation du cuivre considéré comme poison se poursuit de nos jours sur une très large échelle. En 1869, MM. Burq et Ducom, dans des expériences entreprises à Lariboisière, montraient, qu'absorbés à faible dose les sels de cuivre n'exerçaient pas d'influence sérieusement nuisible; pris à haute dose, ils agissaient comme émétique, et étaient rejetés de l'économie.

En 1875, M. le docteur Galippe a repris la même thèse et l'a poussée aussi loin que possible; il a mangé pendant des semaines de la cuisine aux sels de cuivre; il s'est servi de casseroles envahies par le vert-de-gris; il a eu le courage de mettre à ce régime cuprique toute sa famille. Aucun incident ne s'est jamais produit. Comme M. Burq, il a constaté que les sels solubles de cuivre à la dose de 10 centigrammes à 1 gramme par jour sont facilement tolérés. On connait des centaines de sujets qui ont pris, pendant cinq mois, jusqu'à 20 et 30 centigrammes d'oxyde de cuivre sans qu'on ait observé d'accident. Cette histoire de la réhabilitation du cuivre est assez curieuse; elle remonte à 1855 au moins; on la lira avec plaisir dans un livre excellent que vient de publier M. J. Armand Gauthier de l'Académie de Médecine.

Il y a vingt-six ans, qu'expérimentant sur lui-même, Toussaint montrait qu'un adulte peut journellement absorber de 0 gr. 2 à 0 gr. 5 de vitriol bleu durant plusieurs semaines sans inconvénient sensible; il se soumit à l'action de toutes sortes de sels de cuivre pendant six mois, sans que sa santé en parût altérée. Tout le monde, au reste, absorbe plus ou moins de cuivre sans s'en douter. Dans les conserves fabriquées à Bordeaux, M. Carles a dosé jusqu'à 210 milligr. de cuivre, soit 0 gr. 518 de sulfate par kilogramme. Les recherches de MM. Pécholier et Pierre ont montré, d'autre part, que les ouvrières en verdet du midi de la France, bien qu'elles manipulent l'acétate de cuivre à haute dose et l'absorbent par de grandes surfaces de la peau, se portent à merveille et voient, au contraire, disparaître l'anémie qu'elles ont souvent avant d'entrer dans les ateliers. Le cuivre a donc du bon. Nous l'avons dit souvent. Ce n'est pas le cuivre qui mérite toutes les malédictions, mais bien le plomb qui est le métal traître et dangereux par excellence; nous aurons l'occasion d'y revenir encore.

Aujourd'hui, nous voulons confirmer non seulement l'innocuité du cuivre, mais signaler les récentes recherches statistiques de M. Burq, toujours tout en faveur du métal si décrié jadis.

Depuis longtemps M. Burq cherche à démontrer par des enquêtes bien conduites que les ouvriers en cuivre sont très peu atteints par les affections épidémiques, choléra, variole, fièvre typhoïde, etc. Le cuivre n'est pas favorable évidemment au développement des microbes. L'enquête s'est très étendue; des faits positifs ont été recueillis en France, en Suède, en Russie, en Espagne, en Italie, jusqu'à Bagdad et au Japon! Toujours l'immunité des ouvriers en cuivre a été officiellement constatée pour le choléra, après l'épidémie de 1865-1866, de même après l'épidémie de 1873.

En ce qui concerne la fièvre typhoïde, l'épidémie de 1876-1877 a fait, à Paris, 2462 victimes; les ouvriers en cuivre n'ont eu que 2 décès, au lieu de 50, au moins, qu'ils auraient dû avoir, eu égard à leur nombre. La Société modèle dite du *Bon Accord*, composée de 300 à 400 tourneurs, monteurs et ciseleurs en bronze, n'a jamais eu un seul décès à relever pas plus par la fièvre typhoïde que par le choléra, depuis l'année 1819, époque de sa fondation. La variole et la diphtérie ont fait tout aussi peu de victimes dans cette Société. M. Burq a pu, pour l'épidémie récente de 1882-1883, poursuivre son enquête à domicile, grâce à l'obligeance des administrations de la statistique municipale et de l'Assistance publique. L'épidémie de 1832-1883 a fait 2,437 victimes (25 de moins qu'en 1876-1877), dont 1,137 dans la population civile mâle de quatorze ans et au-dessus, que le dernier recensement porte à 892,619: soit 1 3 décès sur 1000. Il existe dans l'industrie parisienne un nombre d'ouvriers en cuivre de toutes les catégories qu'on ne saurait évaluer aujourd'hui, hommes et femmes, à moins de 40,000. Si donc ces ouvriers n'étaient pas plus épargnés que les autres, c'est 40 fois 1 3 ou 52 décès qu'ils auraient dû éprouver. Or, les documents statistiques communiqués signalent parmi les décès: 5 polisseurs, 5 chaudronniers, 9 tourneurs, 1 mouleur, 6 monteurs, 1 estampeur, 2 ciseleurs, 3 lamineurs, 3 bijoutiers, 2 graveurs, 2 découpeurs. Total, 39 décédés, pouvant à la rigueur être suspectés de cuivrerie.

Ce chiffre de 39, quoique inférieur de 13 à la moyenne, n'aurait à vrai dire rien de bien probant en faveur de l'action du cuivre. Mais M. Burq, à l'aide de renseignemens complémentaires fournis par la statistique municipale, a pu établir que, sur ces 39 polisseurs, chaudronniers, tourneurs, etc, 13 n'auraient jamais exercé ou n'exerçaient plus la profession portée sur l'acte de décès; 15 polissaient, tournaient, estampaient tout autre chose que le cuivre; 7 n'avaient que des rapports de contact ou de voisinage avec le cuivre et ne produisaient aucune poussière cuivreuse; 1 chaudronnait tantôt le fer, tantôt le cuivre; si bien qu'en définitive la mortalité réelle des ouvriers en cuivre n'a été que de 3, savoir: 2 ciseleurs, dont 1 avait compromis les droits qu'il pouvait avoir à la préservation par des chômages réitérés pour cause de maladie grave et par une hygiène déplorable, et 1 chaudronnier qui faisait surtout la baignoire et travaillait dans un atelier très vaste et très aéré.

En somme, dans les deux épidémies de fièvre typhoïde de 1876-1877 et 1882-1883, les ouvriers en cuivre n'ont compté que 4 victimes, tandis qu'ils auraient dû en compter au moins 100 si la mort avait sévi sur eux dans la même proportion que sur les autres. L'imprégnation cuprique progressive semble devoir constituer une méthode préventive contre les maladies infectieuses.

M. Burq finira par nous faire avaler du cuivre avec enthousiasme. On en mangera de son cuivre, car, en définitive, il n'a pas d'action nuisible pris à très faible dose, et, logiquement, il pourrait bien, en effet, créer un milieu qui soit absolument désagréable aux microbes. Les moisissures et le cuivre ne peuvent vivre côte à côte. Je n'en veux d'autres preuves saillantes que les statues de bronze du parc de Versailles. Le socle en marbre des statues de bronze est blanc et sans moisissures; le socle des autres statues est vert et envahi par une végétation luxuriante. La pluie, en passant sur le bronze, se charge de carbonate de cuivre qui tue évidemment les moisissures et laisse la place nette. Le cuivre de M. Burq pourrait bien faire chez nous ce que le bronze des statues fait sur leur socle.

Les journaux italiens et français ont déjà signalé la chute d'une météorite remarquable aux environs d'Alfianello, territoire de Brescia. On doit à M. le professeur Ragazzoni des renseignements intéressans sur cet aérolithe. Le phénomène s'est produit le 16 février à 2 h. 43 m. de l'après-midi; on entendit une bruyante détonation; les paysans, en levant les yeux, virent les nuages comme se déchirer et ils eurent pendant une minute comme la sensation du bruit que ferait un train de chemin de fer roulant sur la voie. Ce bruit fut suivi de la chute rapide d'une masse qui ressemblait à une cheminée avec son panache de fumée bleuâtre. Le sol trembla violemment et les paysans épouvantés crurent à la fin du monde et s'enfuirent; l'un d'eux qui vit passer au-dessus de sa tête la pierre météorique tomba par terre sans connaissance. Quelques-uns coururent à la Bourgade raconter ce qui s'était passé, et là aussi l'épouvante devint générale.

L'aérolite est tombé en plein champ, à 300 mètres environ au sud ouest d'Alfianello; il s'enfonça si bien, qu'on eut encore quelque peine à le retirer. Le trou, à la surface, était très petit, mais, en profondeur, il dépassait 0m70.

En creusant, on retira un bloc de 0m75 de haut sur 0m70 de large, présentant la forme d'un cône tronqué; la partie convexe ressemblait au fond d'une marmite. Son poids devait être voisin de 200 kilog. Il s'est enfoncé très obliquement dans le sol, et de telle sorte qu'on peut admettre que la direction de la chute a été du Nord Nord-Est au Sud-Sud-Ouest. Lorsqu'on le retira de terre, il était encore chaud et exhalait une odeur de soufre; à l'intérieur cependant il était froid. Il était d'une seule pièce quoique fendu, et sa surface était recouverte d'une croûte verte noirâtre parsemée de nombreuses cavités arrondies. Malheureusement, un des frères Bonetto, fermiers du champ, pour faire retirer la foule qui endommageait son trèfle, saisit une pince, brisa le bloc en morceaux et en fit une distribution. Ces fragments ont été ensuite vendus. On affirme que l'ébranlement du sol a été aussi ressenti à Ostrano, village situé à 8 kilomètres d'Alfianello, et à Capriano, qui se trouve à 10 kilomètres dans la direction opposée. La détonation a été entendue à Brescia, à Crémone, à Plaisance, à Palerme, Mantoue, Vérone. On crut à l'explosion d'une mine.

Le poids spécifique de la météorite d'Alfianello est de 3,47; par sa structure, elle appartient, selon le professeur Bombicci, au groupe des sporadosidères-oligosidères et se rapproche du type *Aumalite* de la météorite de New-Concord (Ohio). M. Bombicci en a conservé un échantillon de 25 kilog. pour le cabinet de minéralogie de Bologne; la municipalité d'Alfianello en a envoyé un spécimen de 3 kilog. à l'Athénæum de Brescia. La météorite d'Alfianello sera donc classée et enrichira nos cabinets minéralogiques.

Il y a bien longtemps que l'on cherche à durcir les pierres calcaires tendres et à les mettre à l'abri des intempéries des saisons. Le procédé employé ordinairement, et qui, à vrai dire, ne se répand guère, consiste à imprégner la pierre à l'aide de silicates alcalins. La potasse ou la soude favorisent la salpêtration et la production des mousses et des végétations. En outre, les silicates emprisonnent souvent de l'eau dans la pierre, et, pendant les gelées, le calcaire éclate. Il n'y a donc pas à s'étonner de ne pas voir se vulgariser l'emploi des silicates. M. Kessler vient de faire connaître à l'Académie des Sciences un procédé de durcissement qui paraît beaucoup plus satisfaisant; l'auteur emploie des fluo-silicates solubles, dont les oxydes ou les carbonates sont insolubles à l'état libre.

La méthode consiste à imprégner un calcaire avec la solution concentrée d'un fluo-silicate de magnésium, d'aluminium, de zinc ou de plomb; on dépose plusieurs couches, et le durcissement devient très grand; il ne se forme aucun composé soluble, et, comme il ne s'est constitué aucun vernis imperméable, la pierre n'est pas exposée à l'érosion par la gelée. La silicatisation par ce procédé n'est pas beaucoup plus coûteuse que par les silicates.

Il y a utilité souvent à lisser et à polir un calcaire pour éviter que la poussière et la suie n'en noircissent la surface rugueuse. Pour polir la pierre la plus grossière, il suffit de l'enduire, avec une pâte formée d'eau et de poussière de la même pierre; puis, après dessiccation, de l'imprégner du fluo-silicate destiné au durcissement.

En mêlant à la pâte un corps coloré insoluble, on peut produire un "moucheté" ou une sorte de dessin qui prête à la décoration. Enfin, en se servant des fluo-silicates colorés comme ceux de cuivre, de chrome, de fer, la pierre se colore dans sa profondeur. Par la combinaison de ces divers procédés, on prépare très économiquement des marbres et des pierres ornementales.

A propos d'un accident survenu récemment, on répète volontiers que les personnes qui se suicident en se jetant du haut des monuments élevés sont asphyxiées avant d'atteindre le sol. C'est là un préjugé; on ne meurt pas asphyxié parce qu'on fend l'air à une vitesse de quelques dizaine de mètres à la seconde.

Les trains rapides progressent quelquefois avec une vitesse de 100 kilomètres à l'heure; cette vitesse atteint même 130 kilomètres exceptionnellement. Admettons 120 kilomètres à l'heure, 2 kilomètres à la minute, 33 mètres à la seconde! Que la distance parcourue soit verticale ou horizontale, peu importe. Or, faisait remarquer récemment M. G. Bontemps, les mécaniciens et les chauffeurs n'ont jamais été asphyxiés. Une personne qui se jette du haut des tours Notre-Dame ne traverse cependant pas l'air avec une pareille vitesse. En effet, de la balustrade des tours Notre-Dame de Paris, on mesure 66 mètres; un corps qui tombe parcourt l'espace avec des vitesses croissantes; 5 mètres dans la 1re seconde, 20 mètres après la 2e seconde, 45 mètres après la 3e seconde, 80 mètres dans la 4e seconde, etc, sauf les différences résultant de la résistance de l'air. Donc, une personne tombant en 4 secondes du haut de Notre-Dame ne traverse pas l'air avec une vitesse supérieure à celle des trains rapides.

Le raisonnement de M. Bontemps a été admis sans réserve; il pèche cependant par la base. L'air n'est pas du tout en mouvement dans un wagon; la voiture emporte sa provision d'air qui reste parfaitement immobile. Les chauffeurs et les mécaniciens aussi sont abrités, de telle sorte qu'on ne court pas après son air; bref il ne saurait manquer. La comparaison dans ce cas est fautive.

Il n'y a pas asphyxie en cas de chute pour cette raison bien simple que l'air ne manque pas, il n'est pas chassé, et, le serait-il, que la dépression serait insignifiante. Les faits sont là pour le prouver. Il y a quelques années, un homme tombe du haut de la colonne de juillet sur des bâches tendues au-dessus du socle qu'on réparait. Cet homme se relève avec quelques simples contusions qu'il s'était faites en retombant ensuite des bâches sur le sol. On cite un Indien de l'île d'Oghia qui tomba en 1832 d'une hauteur de 300 mètres sur des massifs de freycinetias et de fougères qui amortirent la chute; il en fut quitte pour des contusions. Donc on ne meurt pas par asphyxie en tombant d'une grande hauteur.

Quelques personnes attribuent aux taches du soleil le refroidissement qui est survenu à la fin de l'hiver actuel. Nous traversons cette année, en effet, un maximum de taches; on les voit en grand nombre sur la surface solaire; le 27 mars, on pouvait même en distinguer une très grosse visible à l'œil nu. Cependant nous ne pensons pas qu'il y ait quelque corrélation entre l'existence des taches et l'abaissement de la température. Et, en effet, les froids sont survenus du 7 au 15 mars; sur les bords de la Méditerranée, la température s'est montrée anormalement basse. Or, précisément, pendant toute cette période de gelée, le hasard a voulu que le soleil fût débarrassé à peu près complètement de ces taches. Ainsi, recrudescence de froid et absence de taches! C'est une remarque bonne à enregistrer; nous sommes déjà assez encombrés de préjugés météorologiques pour essayer de nous débarrasser du plus grand nombre, quand l'occasion s'en trouve. La distribution des températures est un phénomène tout terrestre, tout local, qui n'a rien à voir avec les taches du soleil.

HENRY DE PARVILLE.

Dans le *Journal des Débats*:

L'Industrie Journalistique.

Peu de personnes, dit le *Courrier des Etats-Unis*, se rendent compte de la manière dont se fait un journal, et des conditions dans lesquelles un journal peut prospérer. Il semble à première vue, quand on n'a pas de notions spéciales sur ce genre d'entreprise, qu'il suffise d'y consacrer une certaine somme d'argent, une certaine somme de connaissances en matière d'affaires générales, et d'acquérir par un système d'annonces libérales, une certaine notoriété. Deux exemples récents, puisés dans la presse américaine, montreront que ces éléments ne sont pas suffisants et qu'il y a des aptitudes spéciales, des aptitudes de métier, disons le mot, qui s'acquièrent par l'expérience et la pratique, quelles que soient par ailleurs les ressources matérielles et intellectuelles de ceux qui entrent dans la carrière.

Ces observations, dont nous empruntons la substance au *Sun*, ont leur point de départ dans le récent changement de direction du *World*. Ce journal, avant de passer dans les mains de M. Pulitzer, appartenait à M. Jay Gould, qui l'avait acheté, au prix d'environ deux cent mille dollars, à l'époque où il était devenu propriétaire du Texas Pacific Railroad. Cette circonstance seule l'avait déterminé à se charger d'un journal, ce qu'il n'aurait jamais fait comme spéculation expresse, ayant déjà fait un *fiasco* coûteux avec la *Tribune* qu'il avait achetée après la mort de M. Horace Greeley.

Cette histoire de la *Tribune* n'est pas sans intérêt. Dès qu'elle eut passé entre les mains de M. Gould, elle commença à décliner en influence et en produit. En fait, elle ne donna jamais un sou de bénéfice, au contraire, pendant toute cette période. Elle était regardée comme l'organe d'un capitaliste spéculateur, et ses opinions intéressées étaient accueillies avec une juste défiance. Ce fut, en réalité, une mauvaise affaire pour son propriétaire, qui fut aise de s'en débarrasser, quand son rédacteur en chef, M. Whitelaw Reid, trouva un nouveau bailleur de fonds dans la personne de M. D. O. Mills.

L'impression générale, quand on sut que M. Gould se faisait entrepreneur de publicité, avait été assez malheureuse, en ce sens qu'on craignait pour l'indépendance de la presse si elle venait à être accaparée par la spéculation. L'alarme s'accrut quand on apprit qu'à l'exemple de M. Gould, M. Cyrus Field avait acheté l'*Evening Express* en conjonction avec l'*Evening Mail*. Mais M. Field ne fut pas plus heureux que M. Gould. En dépit de tous ses efforts et en dépit de la quantité illimitée d'argent qu'il avait à sa disposition, il ne réussit jamais à lancer le *Mail and Express*, dont la circulation est restée insignifiante, et qui, vraisemblablement, ne paiera jamais l'intérêt du capital qui y est engagé, si même il ne continue pas à coûter plus cher qu'il ne rapporte, ce qui n'est rien moins que certain.

En somme, MM. Gould et Field ont échoué aussi complètement dans leurs entreprises journalistiques qu'ils ont réussi dans leurs entreprises financières et industrielles,—malgré l'énorme capital qu'ils avaient à leur disposition. Ils ont pu reconnaître à leurs dépens qu'il ne suffit pas d'avoir de l'argent pour faire marcher et prospérer un journal.

Maintenant, ceux là ne s'illusionnent pas moins qui s'imaginent qu'on peut faire marcher et prospérer un journal sans argent, et sans beaucoup d'argent. On ne se figure guère ce que sont les dépenses courantes d'un grand journal à New York. Nous nous bornons à en donner ici un rapide aperçu, d'après l'autorité d'un des hommes les plus compétents en matière de presse, M. Ch. Dana, du *Sun*.

Le papier coûte de six à sept cents la livre, et constitue environ le quart de la dépense de l'édition quotidienne. Cette dépense est naturellement proportionnée au tirage. Le *Herald* est le journal qui dépense le plus en papier, le dimanche surtout, avec son édition à feuilles multiples, qui comprend quelque fois jusqu'à 130 colonnes d'annonces.

Mais à part cette dépense relative, il y a des frais généraux qui sont peu de chose près les mêmes pour tous les grands journaux. Un journal de premier ordre emploie une dizaine d'écrivains de talent et d'expérience pour les articles éditoriaux sur les divers sujets d'actualité, sans compter les reporters, correspondants et les rédacteurs occasionnels. Les émoluments des rédacteurs de toutes classes varient de $150 à $20 par semaine, plus les frais de déplacement et les dépenses accidentelles. L'ensemble des dépenses de rédaction, en somme, s'élève en général, de $4000 à $5000 par semaine.

A cette somme et au coût du papier il faut ajouter le coût des dépêches télégraphiques, câble et lignes intérieures, de $600 à $1,000 par semaine; la composition, de $1,000 à $2,000; l'administration, personnel et matériel, $500 à $1,500; enfin, autres dépenses de toute sorte, $500, à $1,500; ce qui porte les déboursés hebdomadaires à quelque chose comme $7,000 à $11,000. Ces chiffres varient dans une certaine mesure, en plus ou en moins, suivant que les affaires générales sont plus ou moins actives, et suivant que les circonstances sont plus ou moins intéressantes. Mais les chiffres qui précèdent peuvent être raisonnablement acceptés comme une moyenne courante, d'où on peut conclure qu'une administration de journal n'est pas une affaire aussi commode à conduire que se l'imaginent ordinairement les gens du monde et même la généralité des gens d'affaires.

En cour d'assises.

—Accusé, dit le président, pourquoi avez-vous tué votre femme?

—La vie commune était devenue insupportable.

—Il fallait vous séparer.

—Je lui avais juré de ne la quitter qu'après sa mort!

Le projet présenté par le ministre de la guerre pour 1884 s'élève, dit *La République Française*, au chiffre de 605 millions de francs et se trouve par conséquent dépasser de 20 millions celui de 1883. Cette augmentation correspond à l'entretien du corps d'occupation de Tunisie et des compagnies mixtes créées dans la régence, entretien qui figurera dorénavant parmi les chapitres des crédits ordinaires. Il n'y a donc pas accroissement de dépense, mais il n'y a pas de diminution non plus. Les recettes procurées au Trésor par le département de la guerre étant évaluées à 43 millions environ, le budget de ce ministère se trouve par le fait réduit à la somme de 562 millions.

Parmi ces recettes, il en est qui pourraient disparaître dans le courant de cette année: c'est d'abord le montant des rétributions payées par les élèves des écoles militaires, qui se chiffre par 1,400,000 francs; puis les 7 millions provenant des versements effectués par les engagés conditionnels d'un an. Si ces deux sources de produits étaient supprimées, il en résulterait un déficit d'un peu plus de 8 millions auquel il faudrait faire face. Mais ce n'est là qu'une affaire de seconde importance. Le point capital est le chiffre formidable de nos dépenses militaires. Depuis douze années, le Parlement a donné au ministère de la guerre presque tout ce qu'il demandait.

Les tableaux d'assessement de la Nile-Orléans, pour 1883, indiquent une diminution de $4,022,518.56. Le chiffre de 1882 a été $117,122,167.14; celui de 1883 est de $113,100,648.58.

Goritz, 21 mai.—Le comte de Chambord s'est rendu hier à Frohsdorf en train express.

Il y a profit toujours à feuilleter les albums.

On y fait des trouvailles.

L'autre soir, à Versailles, chez la femme d'un de nos plus spirituels écrivains en villégiature de ce côté, je scrutais un de ces troncs pour les riches d'esprit.

Je suis tombé fort heureusement sur ces lignes:

"Le Temps! le Temps!... C'est lui qui nous tue infailliblement, et c'est aussi à lui que nous devons toutes les guérisons, tous les calmes, tous les progrès.... Le bourreau bienfaisant!......"

Signé: Musset.

La recrudescence de chaleur qui nous rôtit inopinément a valu aux bains de mer un renouveau de vogue.

Il y a foule sur toutes les plages.

Et les commentaires de passer en revue, avec bombardement d'ironies, les baigneurs et les baigneuses.

Hier, à Dinard, un groupe d'artistes et d'écrivains s'exerçaient à cette cible d'espèce particulière.

Arrive une pauvre dame dont, malgré les artifices d'un costume rembourré substantiellement, l'effroyable maigreur découpait sur l'azur une invraisemblable silhouette.

—Regardez donc, exclame un des tirailleurs du groupe.

—Oh!....

—Comme ça, opine le peintre Z..., ce n'est plus le bain à la lame, c'est la lame au bain!

A la Cour d'assises:

Vers la fin de son réquisitoire, un jeune substitut s'écrie avec l'accent de la plus profonde conviction:

"Qu'une femme égarée ait le droit d'assassiner son mari, de l'éventrer avec un couteau de cuisine et qu'après, plongeant son bras nu et potelé dans les entrailles fumantes, elle en ait détaché le cœur pour le jeter en pâture à la voracité des pourceaux affamés de la ferme, telle n'a pas été, j'ose le dire, la pensée du législateur, etc., etc.

A un banquet électoral, un garçon présente des cailles à un vieux politicien usé jusqu'à la corde au service de tous les partis:

—Non, merci, fait le vieux retors, je ne les aime pas!

—Ah! je comprends, dit un de ses adversaires, Monsieur est *anticaille*.

A la caserne, pendant l'exercice:

"Le sergent instructeur."—Nous allons opérer la conversion......

"Une nouvelle recrue, à une autre," —Sais-tu ce que c'est, toi, que la conversion?

—Parbleu, c'est pas bien malin à deviner. Je suppose que nous sommes cinq hommes, n'est-ce pas?...... Eh bien? nous nous réduisons à quatre et demi.... c'est clair!

En police correctionnelle:

—Et vous avez été témoin oculaire?

—Je crois bien même que j'ai reçu un pochon sur l'œil.

Du Beaumarchais:

X ...., qu'il est impossible de rencontrer sans un cigare ou une cigarette aux lèvres, lit sur la couverture du cahier de son fils [collection à l'usage des classes] une notice sur le tabac, qui commence par ces mots: "La plante appelée tabac était inconnue des anciens." Alors, sa femme, étourdiment:

—Dis donc, ça t'aurait gêné, toi, de vivre à cette époque-là!...

Quelques pensées d'une provinciale:

"La coquetterie d'une femme laide"—De la viande de médiocre qualité bien assaisonnée.

"Une serre"—La floraison obligatoire.

"La douceur"—Quelquefois une lâcheté comme une autre.

Les géologues ont la maladie de la pierre.

Dans un duel, il faut savoir se fendre et se défendre.

Un calembourg entendu à l'inauguration du Cirque d'été.

Un clown raconte que l'homme à la fourchette a voulu entrer dans la salle, mais que les contrôleurs ont refusé de le laisser passer.

Là-dessus, un compère s'empresse de demander pourquoi. Et le clown répond:

—Parce que, du moment qu'il avale les fourchettes, il aurait pu également avaler l'écuyère!

Au bal, entre deux quadrilles:

—Vous voyez, mademoiselle, ce grand blond, près de la colonne; il désire vous être présenté. C'est un savant, un professeur de physique distingué.

—Lui, un physique distingué! Vous plaisantez. Mais il est affreusement laid! Ne l'amenez pas, ou je me sauve!

Une jeune femme fait son menu dans un restaurant. Stupéfaction du garçon:

Légende:

Du curaçao avec du fromage de Hollande! Drôle de dîner!

—Je vais faire l'Exposition à Amsterdam; faut prendre les habitudes du pays pour ne pas avoir l'air trop bête!

Une boutade de Jules Sandeau:

Un jeune homme, qui venait de débuter sans succès dans la presse parisienne, se plaignait des difficultés de la profession.

—Mon ami, dit le spirituel académicien, si vous ne savez pas un peu tout ce que vous ignorez à fond, et si vous ne connaissez pas à fond tout ce que vous savez un peu, vous ne serez jamais un journaliste.

Le comble du scrupule pour un professeur: Refuser d'apprendre l'histoire naturelle à des enfants légitimes.

On voudrait bien avoir la tenue de l'éclat de rire quand il est général.

L'autre soir, dans un salon de Paris, on causait de spiritisme et de spirites.

—Et vous, docteur, demanda tout à coup la maîtresse de la maison en s'adressant à un célèbre chirurgien, croyez-vous aux esprits?

—Je m'en garde bien.

—Et pourquoi?

—Pourquoi? fit le docteur; parce que, si je croyais aux revenants, je n'oserais plus exercer ma profession!

Malgré ses tracas administratifs, Sarah Bernhardt fait toujours de l'équitation; son cheval favori s'appelle, dit-on *Porthos*.

Nous connaissons trois charcutiers qui ont passé un acte d'association pour exploiter leurs fonds en commun.

Ils appellent ça la *triple-alliance*.

Taupin, voyant passer sur le boulevard un homme superbe, d'un port olympien, qui donne le bras à une petite femme énorme:

—Tiens! s'écrie-t-il, Jupiter et la tonne.

Devant la Comédie-Française:

—Est-il voulait définitivement prendre sa retraite?

—Oui...... il se sentait vieux, disait-il.

—Et depuis cet événement?....

—Oh! il ne songe plus à quitter la scène.... il se trouve plus jeune que jamais, le gaillard!

—Ce que c'est que d'être fraîchement déçu!

Quoi qu'on dise et qu'on fasse, les fonctionnaires de la République préfèrent toujours *rester en place* à marcher de l'avant.

C'est dans l'ordre... des fonctionnaires.

La même se passe à....

Un monsieur à un commissionnaire:

—La route du Jardin zoologique, s'il vous plaît!

—Ah! monsieur, en ce moment toutes les bêtes y meurent.

—Diable! alors je n'y vais pas.

Joseph Crichtir rentre chez lui mana fade.

—Qu'as-tu donc? interroge son aigre moitié.

—Oh! rien... Je viens de la Bourse...

—Eh bien!

—Je me suis fait étriller....

—Quand je te disais que tu es un âne

On parlait devant Gaibollard d'un duel au pistolet dans lequel les adversaires s'étaient battus à dix pas.

—Je ne comprends pas cette parcimonie, dit le doux gâteux, surtout quand tout le monde reconnaît qu'il n'y a que le premier pas qui coûte!....

Le comble de l'amour du métier chez un cultivateur:

Prendre sa pipe et "la bourrer."

Cueilli dans un journal de province la coquille que voici:

L'élection de M. Z.... paraît assurée dans le Finistère. La droite sénatoriale comptera un "Singe" de plus.

Entre propriétaire et locataire:

—Monsieur, je saurai mettre un terme à vos exigences.

—Si vous pouviez, par la même occasion, en mettre un autre à ceux que vous me réclamez tous les trois mois, vous me rendriez un bien grand service.

Le comble de l'insolence architecturale:

Demander à un bossu la clé de sa voûte....

Un employé qui demeure au bureau une minute après l'heure fait montre d'un zèle minutieux.

Petite fable empruntée à Triboulet du "Clairon".

Un Tel a bien mauvaise mine.
—C'est la fièvre du jeu, je crois,
—Unie à celle scarlatine.

Moralité.

Il ne faut jamais nourrir deux fièvres à la fois.

Docteur, demandait-on au docteur P...., un de nos vrais savants, pourquoi les médecins, quand ils sont malades, ne se soignent-ils jamais eux-mêmes? Ils n'ont donc pas foi en leur science?

—Au contraire, madame, c'est pour ne pas faire tort d'une guérison à leur clientèle.

Croquis du Charivari:

Un accusé devant le tribunal. Le président lui dit;

—Vous revenez devant nous comme récidiviste au moment même où le gouvernement vous prépare un nouveau châtiment.

—Dame! monsieur le président, répond le prévenu, je me suis dépêché pour ne pas tomber sous le coup de la nouvelle loi.

Cri du cœur authentique.

Un client vient chez un banquier.

Il rapporte un compte dans lequel il lui est attribué dix mille francs de moins.

Le banquier courroucé mande son caissier.

—Voyez!.... Est-ce croyable? Une erreur de dix mille francs!

Le caissier regarde un instant.

Puis avec conviction:

—Mais c'est au détriment de monsieur.

—C'est possible, dit le banquier d'un ton superbe.... Mais si cela avait été au nôtre!!

Je parlais du téléphone ci-dessus, sa définition;

—Un écho qui porte en ville.

Gobin à Berthelier—Sais tu quel est le vin le plus vieux?

Berthelier—C'est le blanc.

Gobin—Suffit pas. Le plus vieux vin, c'est le champagne, par ce que ça mousse *tâche et grise*.

Les gens qu'on passe à tabac sont considérés de bonne prise.

En 1732, on comptait à Lyon, dans l'industrie de la soie, 860 marchands, "parmi lesquels il n'y en avait pas 60 de bons" (Arch. nat.) En 1744, on compte 90 à 100 marchands, 807 maîtres-ouvriers, 8,000 compagnons, d'après Montfalcon (Hist. monum. de Lyon) En 1746, on compte 8,000 métiers. En 1769, 410 marchands, 420 maîtres ouvriers occupant 4,563 tisseuses et tisseurs sur 11,007 métiers. (Rolland *Dict. des arts et métiers*) De 1756 à 1786, Rolland estime à 12,000 le nombre moyen des métiers employés dans l'année (*Ibid*) En 1786, on comptait 15,000 métiers (Chaptal, *Industrie française*.) En 1788, 5884 maîtres ouvriers employant 13,138 enfans, 1796 compagnons, etc., sur 9,335 métiers, 5,442 métiers étaient occupés à cette date; ce qui porte à 14,777 le nombre total des métiers de Lyon. En 1789, 12,700 ouvriers et 7,500 métiers. En 1800, 5,800 ouvriers et 3,500 métiers. En 1810, 18,977 métiers. En 1811, 4,300 métiers. A cette date, 14,676 métiers restent fermés. En 1812, 15,506 ouvriers et 10720 métiers. En 1848, 40,000 ouvriers et 500 fabricans. En 1880 enfin, on a estimé à 12,000 le nombre total des métiers battant à Lyon.

D'après un usage constant, et depuis longtemps en vigueur, l'administration des hôpitaux de Paris ne recevait les malades dans ses établissements que s'ils avaient été admis par les médecins chargés de passer la visite chaque matin à dix heures; il n'était fait d'exception à cette règle que pour les personnes blessées sur la voie publique, et envoyées d'urgence à l'hôpital par les soins des commissaires de police. Les malades qui se présentaient l'après-midi étaient envoyés au bureau central des hôpitaux, place du Parvis Notre Dame. C'est de là qu'ils se dirigeaient, à pied, sur l'établissement qui leur était désigné.

Dorénavant, tous les directeurs d'établissements hospitaliers recevront provisoirement dans leurs salles tous les malades qui se présenteront; ils feront connaître ces admissions provisoires au bureau central, par dépêche télégraphique.

On leur désignera dans le plus bref délai possible, l'établissement sur lequel ils doivent se diriger les malades qui devront être transportés en voiture.

Les directeurs ont en outre reçu l'ordre de distribuer, chaque matin, aux gens qui se présenteront dans les hôpitaux, les aliments provenant des repas de la veille, au lieu de les vendre à un entrepreneur chargé de ramasser les eaux grasses, ainsi qu'on le faisait précédemment, pour un bénéfice infime.

A l'Académie des sciences de Paris, le quasi centenaire, M. Chevreul, a entretenu, pendant plus de trois quarts d'heure ses collègues des phénomènes de la vision.

A la sortie, on le félicitait cordialement, et il parlait de ces travaux,

—Je suis très occupé, disait-il, d'un travail dont j'attends de bons résultats, mais ce sera long. Je ne l'aurai pas achevé avant deux ou trois ans. Après cela, je me reposerai un peu....

Il est question de relier l'île de Cuba à l'Espagne à l'aide d'un câble sous-marin dont le projet est soumis en ce moment au ministre des travaux publics à Madrid. Le nouveau câble sera divisé en trois sections: la première, d'une longueur d'environ 1,000 milles, ira de la côte de Portugal aux îles Açores; la seconde section, longue de 1,700 milles, ira des Açores aux Bermudes, et la troisième, d'une longueur de 775 milles, reliera les Bermudes à la Havane. Cette ligne principale aura deux embranchements, l'un allant des Bermudes à New York, et ayant une longueur d'environ 750 milles; l'autre reliant la Havane aux lignes télégraphiques de l'Amérique centrale au moyen d'un câble de 400 milles.

Dans une conférence qu'il vient de faire à Munich sur son voyage en Afrique, le lieutenant Wissman a raconté le fait suivant: D'après une tradition répandue dans la tribu des Tussilance, qui habite les rives de la grande rivière Kassari, deux des rois de cette tribu, qui sont partis pour le Grand Lac, résidence des Esprits, doivent renaître et revenir à l'état d'hommes blancs.

Aussitôt que M. Wissmann et son compagnon, M. Pogge, arrivèrent dans la tribu, le bruit se répandit que les deux rois étaient ressuscités. Tant que cette légende n'eut pour résultat qu'une réception cordiale et des cadeaux de fruits, les deux explorateurs allemands s'arrangèrent fort bien d'être pris pour des nègres blanchis par leur séjour sur le lac des Esprits. Mais quand on leur donna à chacun vingt femmes, quand une négresse de quatre-vingts ans réclama la qualité de mère de Wissmann, la superstition des noirs leur devint incommode. Les voyageurs durent recourir à divers stratagèmes et promettre de revenir pour pouvoir échapper au dévouement enthousiaste des Tussilance.

Un soir, Thiboust s'était fourvoyé dans une réunion de prud'hommes qui s'étaient chattés sur lui avec acharnement.

On le harcelait de questions saugrenues qui avaient fini par l'exaspérer.

—Enfin, lui demanda l'un d'eux, monsieur Thiboust, comment trouvez-vous toutes les choses spirituelles que vous mettez dans vos pièces?

—Comme d'autres, monsieur, trouvent les bêtises...... sans les chercher.

De lui encore cette boutade:

Thiboust était le plus terrible des invités.

On lui indiquait sept heures précises pour dîner. Il arrivait à neuf heures, à dix heures, à onze heures!

—Ecoute, mon cher, lui dit un jour un ami chez qui il sonnait à près de minuit, —toujours pour dîner, cela devient abusif.

—Au contraire.... Bientôt, comme ça, je serai exact..... le lendemain.

L'horloge du Parlement à Londres est la plus grande des horloges du monde. Ses quatre cadrans ont chacun 22 pieds de diamètre. A chaque demi-minute la grande aiguille avance de près de sept pouces. L'horloge va huit jours et demi indiquant ainsi aucune exigence dans le remontage. Il faut deux heures pour remonter l'appareil de la sonnerie. Le balancier a 19 pieds de longueur: les roues sont de fonte; sa cloche d'heure a 8 pieds de hauteur et 9 pieds de diamètre, pèse plus de 15 tonnes et le marteau pèse 500 livres.

Un affreux ivrogne est condamné pour ivresse manifeste et récidive, à cinq jours de prison et quinze francs d'amende:

—Voilà bien la justice, s'écrie-t-il, on fait des rentes aux prix de Rome, et on condamne les pris de vin.

C'est-y juste ça?

Un soldat, de faction à la porte d'un musée, a reçu pour consigne de ne laisser entrer aucun civil sans lui faire déposer sa canne. Passe un monsieur les mains dans ses poches. Le troupier l'arrêtant par le bras:

—Bourgeois, votre canne?

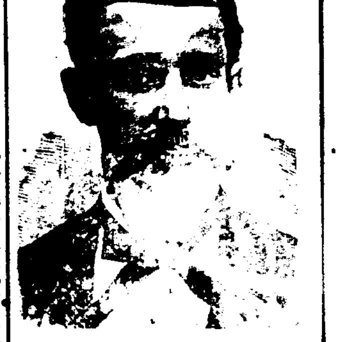
—Une canne, je n'en ai pas.

—Tant pis.... je ne connais que la consigne: allez en chercher une!

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
[illegible]
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
.......RUE DU CANAL.......150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix ... 25 août—



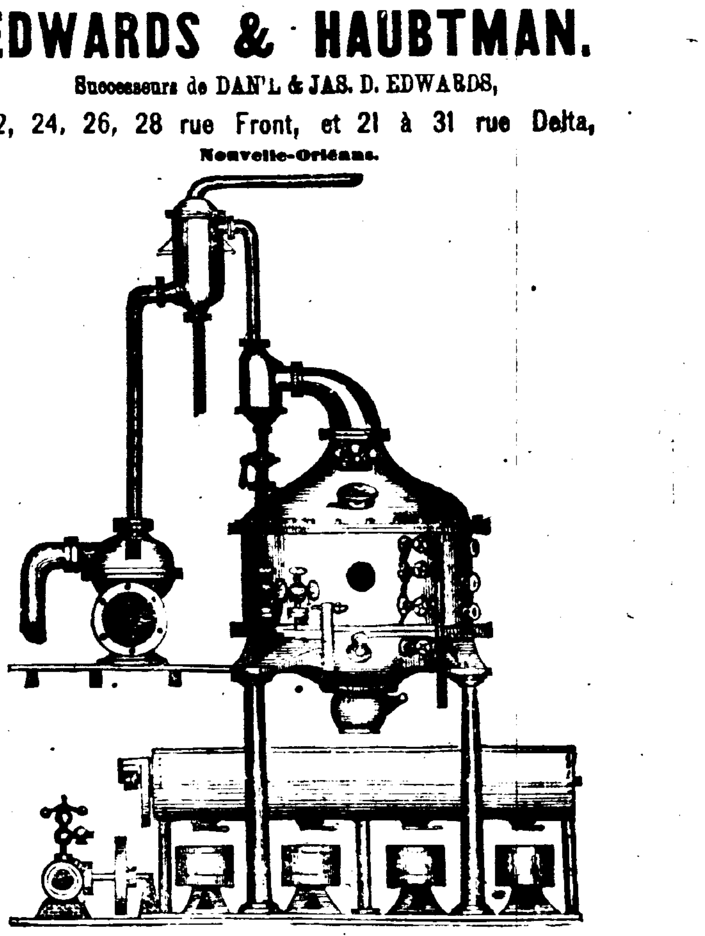
Viennent d'être reçus de France, DE BEAUX VERRES.
meilleures qualités, Cristal de Roche.
Véritables verres-cailloux.
E. CLAUDEL
Opticien,
rue du Canal, près Camp.
—1a

Dr. J. B. Perez,
Médecin et Chirurgien,
D'une expérience de 25 années dans le traitement et la guérison de tous les maux des ORGANES GENITO-URINAIRES et des maux provenant des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres d'une NATURE PRIVÉE, traités sans l'usage du mercure, ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties. Le rétrécissement de l'urètre guéri par un simple mécanisme, sans douleur. Les maladies de femmes et irrégularités de l'organisme guéries promptement. Le "Female Regulating Elixir" du Dr. PEREZ ne s'obtient qu'à son bureau.
No 6 rue South Rampart.
29 mars—83—1 an

C. F. CARUTHERS & Cie
No 27
Rue Carondelet, "Kenner Block,"
Marchands au Détail,
de VINS fins, de LIQUEURS et de CIGARES, de première qualité.
BUVETTE dans L'ETABLISSEMENT.
20 nov—6m

Remède Rationnel.
SALICYLICA.
Plus de Rhumatisme, de Goutte ni de Névralgie.
Soulagement immédiat garanti.
Guérison permanente assurée.
Succès établi après cinq années d'expérience, dans tous les cas possibles aigus ou chroniques, aucun cas insuccès. Se référer à tous les médecins éminents et à tous les pharmaciens pour la valeur curative du Salicylica.
SECRET!
LE SEUL DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE EMPOISONNÉ QUI EXISTE DANS LE SANG DES RHUMATISANTS ET DES GOUTTEUX.
Le SALICYLICA est un remède souverainement rationnel parce qu'il s'adresse directement à la cause du Rhumatisme, de la Goutte et de la Névralgie, tandis que beaucoup d'autres prétendus spécifiques et panacées ne combattent localement que des effets.
Tous les savants sont d'accord sur ce point que les applications extérieures, telles que frictions avec de l'huile, de l'onguent, des liniments, des lotions adoucissantes, ne sauraient extirper les maladies ci-dessus, parce qu'elles sont le résultat d'un empoisonnement du sang par l'acide urique.
Le SALICYLICA exerce un effet merveilleux sur cet acide et détruit le mal. Les médecins les plus renommés de l'Amérique et de l'Europe l'emploient maintenant exclusivement. L'Académie de Médecine de Paris a rapporté 95 pour cent de guérisons en trois jours.
Rappelez-vous
Que le SALICYLICA guérit infailliblement le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie. Il calme presque instantanément les douleurs les plus vives.
Faites-en l'essai. On garantit le soulagement ou l'on rembourse l'argent.
On enverra des milliers d'attestations à ceux qui le désireront.
$1 la boîte. 6 boîtes pour $5.
Envoyé franco par la poste contre argent transmis et reçu.
Demandez ce médicament à votre pharmacien.
Soyez sur vos gardes, néanmoins, et ne prenez pas des contrefaçons ou d'autres remèdes qui vous seront peut-être recommandés "comme aussi bons". Insistez pour avoir le véritable Salicylique avec le nom de WASHBURNE & Co., sur chaque boîte; celui-là nous en garantissons la pureté, sous notre garantie. Il faut en effet que le remède soit parfaitement pur pour qu'il produise ses effets. N'en prenez pas d'autre, en adressez-vous à nous.
WASHBURNE & Co., Propriétaires,
287 Broadway, coin Reade St.
13 janv— NEW-YORK.

EDWARDS & HAUBTMAN.
Successeurs de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21 à 31 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Thermomètres à sucre, Essayeurs de jus de cannes, Saccharomètres en cuivre et de métal;
Refouleurs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. Steam Trains, Clarificateurs. Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (Mixers), Chariots à Sucre, Centrifuges. Etc. Satisfaction garantie. 13mai 1an—DimMar

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rome	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Havre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

Le nouveau Steamship PARIS partira pour le Havre vers le 1er juin et sera suivi par le MARSEILLE vers le 1er juillet 1883.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $65.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Havre à la Nouvelle-Orléans. $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le comfort possible.
Le Steamship MARSEILLE partira du Havre vers le 18 mai, d'Anvers le 24 mai et de Bordeaux vers le 1er juin. Le Steamship DUPUY-DE-LOME suivra, partant du Havre vers le 18 juin, d'Anvers le 25 juin et de Bordeaux le 1er juillet.
La Compagnie se réserve les droits de changer les dates des départs, et de remplacer ses vapeurs par d'autres.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avr— FORSTALL, CLAYTON & CO. 173 rue Commune.

Photographie Artistique.
Galerie de Photographie et de bel Art
—DE—
WASHBURN,
109 RUE DU CANAL - - NOUVELLE-ORLÉANS.
Le plus grand établissement au Sud. Perfection dans tous les départements. Tous les portraits connus de l'art faits, depuis le plus petit portrait médaillon jusqu'à grandeur d'homme, à l'huile, à l'encre de Chine, au crayon et aux couleurs à l'eau.
Nous faisons une spécialité de copier et de grandir des portraits petits ou passés, et de préserver la ressemblance avec fidélité. Il sera répondu promptement par la Poste aux ordres transmis ou aux informations demandées par la malle.
Nous ne faisons que des travaux supérieurs. Nos prix sont raisonnables. Nous invitons cordialement le public à venir visiter notre galerie—visite qui n'oblige à rien.
Etabli en 1845. WASHBURN, Artiste-Photographe.
2 mai—1a

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqué, des Ciseaux pour les dames, etc. Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—1an

PHARMACIE DUCONGE.
30............RUE DE CHARTRES............30
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.
LES personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de:
MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'on généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé.
Agence pour la vente du Willcox's Dysentery Remedy. 1er sept 82—1an

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17......RUE BARONNE......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

BODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à bœufs, de, pour logs, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à ris, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet

MaraisStreetSteam Brewery
H. F. STURCKEN,
86, 90, 84 et 86 RUE MARAIS,
Entre Conti et St-Louis,
1er fev—83 1 an DMJ

On peut toujours se procurer l'Abeille chez
H. Billard, libraire, coin Bienville et Chartres
P. Fournier, .. 120 rue Royale,
G. Ellis .. 11 Decatur,
G. F. Wharton, .. 21 1/2 Carondelet,
Wm. Johnson, .. 206 Decatur,
F. Schumacher .. 55 Passage de Bosio

FEUILLETON.

No. 25. Commencé le 1er mai.

CRIQUETTE.

PAR

LUDOVIC HALEVY.

Criquette connaissait bien les chemins de traverse qui, d'Yvré, pouvaient, en une demi-heure de marche, la conduire à la ferme. Là elle trouverait une voiture. Elle ne voulait pas qu'il tombât aux mains des Prussiens, elle voulait le ramener chez lui, à Louvercy, et alors seulement elle aurait accompli sa tâche.

Elle partit donc; mais, dès les premiers pas, elle sentit une affreuse lassitude. C'était trop de fatigue pour cette frêle et délicate créature. Le chemin était accidenté, le sol glissant; Criquette rencontra une montée très rude et dut s'arrêter, pendant quelques instants, pour reprendre haleine. Elle se sentait à la fois brûlante et glacée. Une légère douleur, par moments, la prenait dans le côté et lui coupait brusquement la respiration; son courage et son énergie, malgré tout, ne faiblissaient pas.

Elle arriva. La barrière de la ferme était solidement cadenassée. Criquette voyait, dans la brume, les vastes bâtiments qui entouraient la cour; toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées...... Aucun mouvement...... Pas un être vivant...... Criquette appelle...... Rien! Elle appelle de toutes ses forces, mais chaque fois qu'elle crie: "Monsieur Brunet! monsieur Brunet!" c'est comme un déchirement dans sa poitrine oppressée...... Et rien...... rien encore!

Que va-t-elle devenir, si la ferme est abandonnée? Ses membres sont comme rompus et brisés...... Jamais elle ne pourra retourner à pied à Yvré. Elle fait un nouvel effort pour jeter encore ce cri: "Monsieur Brunet! monsieur Brunet!" et elle reste là, d'une main se cramponnant à la barrière, pour ne pas tomber, et de l'autre agitant son mouchoir.

Cependant, un léger bruit s'est fait entendre dans ce silence de mort. C'est une fenêtre qui s'entr'ouvre. Brunet n'a pas quitté les Fontenilles; mais, seul avec sa femme et sa fille de ferme—ses deux fils sont à l'armée—il s'est barricadé dans la maison. Il regarde, et, voyant cette femme qui appelle à son aide, il arrive.

Toutes ses voitures, tous ses chevaux ont été réquisitionnés. Il ne lui reste plus qu'une charrette hors de service et un vieux cheval fourbu; mais la course n'est pas longue des Fontenilles à Yvré et d'Yvré à Louvercy: la voiture pourra bien rouler et le cheval marcher au pas pendant deux heures.

Madame Brunet fait flamber un grand feu, et Criquette ranimée, reprenant confiance, retrouve un peu de chaleur et de force. Elle ne prend d'ailleurs que quelques minutes de repos; il n'y a pas un instant à perdre. Elle fait mettre dans la charrette un matelas et des couvertures. Enfoncé dans sa limousine, un gros bonnet fourré sur les oreilles, Brunet s'installe sur le siège; Criquette s'assied dans la voiture sous une vieille bâche toute déchirée; elle se blottit sous les couvertures et ne souffre pas trop du froid pendant ce premier voyage.

Mais, une heure après, c'est M. de Sérignan qui a pris sa place au fond de la charrette. Il a perdu connaissance au moment où deux infirmiers le transportaient dans la voiture. Criquette a rassemblé sur lui toutes les couvertures, mais l'évanouissement se prolonge. Tâcher de le garantir du froid, c'est ce que le chirurgien a, par-dessus tout, recommandé à Criquette. Alors elle ôte son manteau, pendant que Brunet ôte sa limousine; et le manteau et la limousine viennent s'ajouter à cette montagne de couvertures qui enveloppent déjà Sérignan.

Assise dans cette voiture à tous les vents, Criquette se sent pénétrée d'un froid glacial, en même temps que, par accès, de grands frissons la traversent, suivis de quelques traînées de chaleur qui mettent dans sa poitrine un sentiment de brûlure.... et l'impression du froid est ensuite plus douloureuse et plus dure.

Sérignan revient à lui lentement, très lentement.... Il sourit à Criquette, il glisse un de ses bras hors des couvertures, il cherche et trouve une des mains de la pauvre enfant qui, en ce moment, est secouée par un de ces longs frissonnements; elle est agitée par un mouvement convulsif; sa main tremble; ses dents s'entre-choquent.... Et Sérignan s'aperçoit qu'elle s'est dépouillée de son manteau pour l'en couvrir; il l'oblige à le reprendre et à mettre sur ses épaules la limousine du fermier.

—J'ai eu un peu froid, dit Criquette, mais je vais me réchauffer tout à l'heure.... Nous sommes arrivés.... Regardez.... C'est le château.... Je vous ai ramené chez vous.... oui.... chez vous!.... Et je suis si heureuse!.... si heureuse!....

C'est à peine si elle peut parler. Sa respiration est haletante, elle souffre cruellement; et cependant elle ne dit que la vérité. Elle est heureuse, et c'est bien un sourire de bonheur qui se dessine faiblement sur ses lèvres tremblantes.

La charrette s'arrête dans la cour du château. Le régisseur et des domestiques accourent. Criquette, malgré le mal qui la déchire, a encore le courage de rester debout et de s'occuper de Sérignan qui, effrayé de l'altération de son visage, veut la contraindre à se reposer.

—Ne vous tourmentez pas, lui répond-elle, à cause de moi. On est allé au Mans chercher un médecin et prévenir mademoiselle Clémentine.... Dès qu'elle sera là, je me reposerai, je vous le promets.... je ne suis pas malade, je vous assure....

Lorsque mademoiselle Lemuche arrive, Criquette va au-devant d'elle et lui dit:

—Il va mieux.... beaucoup mieux.... Ne soyez pas inquiète....

—Mais toi, ma pauvre enfant, qu'est-ce que tu as?

—Ah! moi?.... Vous arrivez à temps pour me remplacer auprès de lui.... Je ne peux plus me tenir debout....

Le médecin, après avoir vu Sérignan et Criquette, disait à mademoiselle Lemuche:

—Lui, ce n'est rien, il sera sur pied dans quelques jours; mais elle, c'est autre chose. Elle a une fluxion de poitrine.

Dans la chambre qu'elle avait habitée au château pendant trente ans, mademoiselle Lemuche passa huit nuits au chevet du lit de Criquette.

C'était le 20 janvier; depuis le matin, un nuage enveloppait la pensée de Criquette, et parmi les paroles confuses qui sortaient péniblement de ses lèvres, c'est à peine si l'on pouvait distinguer ces lambeaux de phrases:

—La princesse Colifori.... Blessé.... chez les sœurs.... A Yvré.... J'ai froid.... J'ai froid.... Un rôle.... Il faut un rôle pour Pascal.... J'avais un ami à Beauvais.... Un gros chien noir.... Pierrot.... Qu'il vienne.... Je voudrais le voir.... Le porte-monnaie de Pascal.... De l'argent.... J'ai de l'argent.... J'ai froid...., mais lui...., il n'a pas froid.... Gardez-moi...., je suis sa femme....

A plusieurs reprises, dans le courant de la journée, elle regarda César Lemuche.

—Monsieur Lemuche, lui disait-elle, c'est bien vous, monsieur Lemuche?

—Oui, mon enfant, c'est moi.

—Je veux travailler.... Mon rôle.... vous savez.... Sylvia.... Il y a une phrase..... Comment faut-il dire; "Oui...... Demain...... Oui...... Demain.... vous m'aimez....." Ah! je ne peux pas.... je ne peux pas.... Je ne sais plus....

M. de Sérignan s'était fait apporter dans la chambre de Criquette, et c'est à lui qu'elle adressa ses dernières paroles intelligibles:

—Vous aimer tous les deux.... je n'aurais pas pu.... alors.... C'est bien ainsi.... Oui, c'est bien....

Criquette ne résista pas à la mort qui lui fut clémente et la prit doucement.

Dans une matinée du mois de mai 1873, un cavalier descendait seul, au pas, le chemin qui conduit à Yvré-l'Evêque, à travers les pentes d'Auvours; ce cavalier, en passant, regarda une masure et un hangar qui se trouvaient à droite, sur la route. Il se rappelait dans quelles circonstances il était allé tomber un soir, évanoui, sous ce hangar.... Mais ensuite il ne se rappelait plus rien. Il y avait dans ses souvenirs, dans sa vie, une lacune de quelques heures.

Il continua sa route, traversa le vieux pont jeté sur l'Huisne, suivit la grande rue du village et regarda une autre maison, l'école des sœurs. Là, sa vie recommençait avec ses souvenirs. Il revoyait, penchée sur lui, souriante, avec ses grands yeux, la noble et courageuse enfant qui était venue à son secours, presque jusque sous les balles allemandes.

Il continua encore sa route et arrêta son cheval au bout de quelques minutes. Par-dessus le petit mur du cimetière, il considérait une tombe. Là, dormait du sommeil éternel celle qui était morte pour lui.

A ce moment—il était onze heures du matin—on placardait à Marseille, sur la façade du Théâtre-Français, une affiche qui portait ces mots;

CE SOIR
LA TOUR DE NESLE
M. PASCAL jouera le rôle de BURIDAN.

Et, en ce même moment, à Beauvais, mademoiselle Aurélie se préparait à sortir et nouait correctement devant une glace les brides de son chapeau. Elle devait assister, à onze heures et demie, à une réunion du comité des dames patronnesses de la Société de protection des jeunes filles abandonnées.

FIN.

Dans une rencontre entre légitimistes, on ne doit sortir que d'armes blanches.

Les anciens boulevards de Paris.

Entre la rue Richelieu et la rue Montmartre se développe une section des grands boulevards qui possède les souvenirs les plus intéressants comme les plus curieux.

Le boulevard Montmartre date de la fin du dix-septième siècle. Il eut pour première dénomination le nom de Richelieu.

Il y avait à l'angle de la rue Richelieu et du boulevard un hôtel appartenant à un riche personnage, Lecoulteux, construit en 1775 par l'architecte Brongniart qui cinquante ans plus tard éleva le palais de la Bourse.

Cet hôtel, devenu silencieux, désert avec la révolution, fut vendu sous le Directoire et transformé en une maison de jeu et de plaisirs sous le nom de Frascati. C'était la mode de décorer les lieux publics de noms que portent les sites célèbres de l'Italie; Frascati, Tivoli!

Le pavillon Frascati, ses jardins, ses bosquets devinrent, de l'an III au 18 brumaire (1799), le rendez-vous des viveurs brillants et ruinés.

Le Directoire avait créé des mœurs faciles; les hommes politiques les plus renommés ne dédaignaient pas de se montrer dans les établissements publics; et, parmi ces établissements, Frascati, le plus aristocratique comme le plus mal famé, avait été envahi par les incroyables les plus mal notés.

Un glacier italien du nom de Garchi avait l'entreprise des plaisirs. Le jeu y fut introduit par un fermier nommé Perrin, et la réputation de Frascati devint universelle.

Les salons, pompeusement décorés, étaient fréquentés le soir par des femmes d'une certaine classe, des actrices et de prétendues veuves d'officiers inconsolables.

Des corps de musique se faisaient entendre pendant la soirée pour égayer les danseurs sous les bosquets et les soupeurs sous les tonnelles et les charmilles resplendissantes de mille feux. Les bals s'y succédaient et l'orgie nocturne se prolongeait jusqu'au lever du soleil, autour du tapis vert.

On jouait la roulette et le trente-et-quarante. On voyait sur le tapis des monceaux d'assignats. On les comptait par milliers, mais peu d'or et d'argent.

Frascati eut une vogue assurée sous l'empire et sous la Restauration. Rois, empereurs, princes, généraux et diplomates ont laissé leur carte de visite à la grande maison de jeu et leur argent sur le tapis vert. Tous les gros bonnets des alliés y ont perdu quelques plumes, disait Méry, l'un des assidus de ces salons.

Cet établissement se maintint jusqu'en 1837. Le 31 décembre, à minuit, le croupier de chaque table cria: Rien ne va plus! Frascati terminait sa brillante carrière!

Les jardins et le pavillon furent démolis peu d'années après et remplacés par une rangée de belles maisons qui conservèrent la dénomination commune de Frascati.

En face était un hôtel célèbre, l'hôtel Mercy, habité par le comte Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche. Ce personnage, qui recevait la haute société parisienne sous Louis XVI, (descendait de François Mercy, ce héros allemand qui eut pour adversaires Turenne et Condé, et sur la tombe duquel avait été gravée cette épitaphe.

Sta viator, heroem Calcas!

Un autre hôtel existait là qui jouit d'une grande célébrité par les grandes réceptions qui y avaient lieu, l'hôtel Montmorency. Il avait été construit en 1704. Cette résidence avait un grand jardin sur le boulevard, sur les terrains duquel ont été bâties les maisons que l'on voit.

Sur la même ligne est une vaste maison portant le No 6, à côté du passage Jouffroy, dans laquelle ont habité, sous la Restauration: Rossini, Boïeldieu et Carafa.

Rossini a composé la Guillaume Tell; Boïeldieu, son plus célèbre opéra: la Dame Blanche, et Carafa Masaniello, son chef d'œuvre!

Le théâtre des Variétés a été construit en 1807 et inauguré au mois de juin de la même année.

L'annuaire de statistique de la ville de Paris pour 1881 contient, dans la partie consacrée à la démographie, une étude très intéressante sur les résultats du recensement de 1881, due à M. le docteur Jacques Bertillon, membre de la commission de statistique municipale. Voici un passage de ce travail relativement aux étrangers.

Les Parisiens nés à Paris ont toujours constitué une exception dans cette grande ville. Sur 1000 habitants recensés à Paris, 322 sont nés dans la ville, 38 dans les autres communes du département, 565 dans les autres départements ou colonies, 75 à l'étranger.

"La plupart des autres villes sont loin d'atteindre ce dernier chiffre. Ainsi, pour citer deux capitales très inégales par leur population, à Berlin, la proportion des individus étrangers à l'Allemagne n'est que de 13 pour 1000 habitants; à Budapest, le nombre des individus qui ne sont ni Hongrois ni Autrichiens n'est que de 14 pour 1000 habitants.

"Paris est donc une ville particulièrement hospitalière. On y compte, d'après le recensement de 1881: 45,281 Belges, 31,190 Allemands, 51,577 Italiens, 20,810 Suisses, 10,780 Anglais, 9250 Hollandais, 5927 Américains, 5786 Russes, 4982 Autrichiens, et enfin 3618 Espagnols.

"La colonie anglaise habite principalement les 8e, 16e et 17e arrondissements.

"Le nombre des Allemands fixés à Paris a singulièrement augmenté depuis 1876. Ils n'étaient que de 19,024 à cette époque. La plupart sont fixés dans les arrondissements excentriques de Paris et notamment dans le 19e arrondissement.

"Les Belges, au nombre de 34,192 en 1876, sont répartis presque dans tous les quartiers de la ville. Le nombre des Hollandais a peu augmenté. On les trouve à peu près dans les mêmes arrondissements que les Belges. Les Italiens n'étaient que de 11,530 en 1876. Leur population a presque doublé depuis. C'est dans le 11e arrondissement et dans les arrondissements voisins qu'ils habitent de préférence. Les Suisses sont fixés pour la plupart dans les quartiers commerçants du centre.

"En résumé, le nombre des étrangers augmente rapidement. Ils n'étaient que 119,347 en 1876; ils étaient en 1881 de 164,038. Cette augmentation de 43 689 constitue la cinquième partie environ de l'accroissement total de la population parisienne."

Le ministère de la guerre du royaume d'Italie vient de publier, à l'aide des renseignemens recueillis auprès des Conseils provinciaux, une carte de la *malaria* qui permet d'apprécier l'étendue du mal et son intensité.

Sur les soixante-neuf provinces de l'Italie, il n'y en a guère que six qui soient complètement exemptes de ce fléau qui frappe les habitans de fièvres miasmatiques et de cachexies paludéennes. Dans vingt et une provinces, la *malaria* sévit d'une façon très grave.

On a calculé que, dans l'armée, plus de 40,0000 hommes payent chaque année leur tribut à cette cruelle maladie.

La *malaria* prélève certainement chaque année près de 10 millions de francs sur le budget italien, à raison des frais d'hôpitaux occasionnés par les maladies des soldats et des agens de toute sorte. Quant à la fortune publique, il serait impossible de chiffrer les désastres que lui inflige cette maladie qui atteint à la force de l'âge des centaines de mille de travailleurs et force à laisser improductives de grandes étendues de terre qui pourraient être très fertiles.

Il est à remarquer que la *malaria* est devenue plus violente par suite de la construction des chemins de fer. Pour exhausser les voies, il a fallu extraire de chaque côté des matériaux, et former des excavations où les eaux stagnantes ajoutent considérablement à l'insalubrité de la région.

Sur certaines lignes de chemins de fer qui traversent de vastes solitudes, les employés les plus robustes ne peuvent résister aux fièvres de la *malaria* et on cite telle ligne qui perd chaque année 36 employés sur 1000.